

LES CAHIERS DU CINEMA

CAHIER CRITIQUE

Elles attestent de l'humiliation infligée à l'ennemi, du pillage des maisons dont les habitants palestiniens ont été chassés, des exactions et même des assassinats de prisonniers de guerre. Entrecoupé d'images d'archives témoignant de la violence et de la cruauté de cette guerre, le film montre aussi ces anciens soldats aujourd'hui, en train d'écouter leurs paroles de jadis. Leur mutisme face à ces témoignages a pour effet d'éviter toute nostalgie par rapport au « récit de leur jeunesse ». Mais plus habilement, cette confrontation du passé au présent transforme le film en une réflexion sur la société israélienne contemporaine. Car on comprend bien que les germes de l'impasse politique que nous connaissons aujourd'hui ont été plantés en 1967 avec l'occupation des territoires palestiniens et le début du processus de colonisation. *Censored Voices* capte magistralement ce moment où l'euphorie de la victoire et l'ivresse du pouvoir font naître une crise morale profonde qui va bientôt miner la société israélienne de l'intérieur, mais que personne à l'époque ne veut voir.

Ariel Schweitzer

Le Chant d'une île

de Joaquim Pinto et Nuno Leonel

Portugal, 2015. Documentaire. 1 h 43. Sortie le 21 octobre.



Alors que le gros de la critique ne trouve rien à redire à l'ultra-manipulateur *The Look of Silence*, on peut porter haut le geste du *Chant d'une île*, film moins léché, moins calibré, qui ne dit décidément pas à son spectateur quoi penser, et dont la politique est autrement plus combative. C'est pourtant il y a plus de quinze ans que Joaquim Pinto et Nuno Leonel ont tourné les images qui composent le film, passant une année dans le village pêcheur de Rabo de Peixe (littéralement « queue de poisson ») sur l'archipel des Açores. Préférant les images rassurantes des pauvres faisant leur travail que celles de leur quotidien, la télévision publique portugaise a exigé une version amputée, pour la diffuser dans l'indifférence en 2003.

La version longue qui sort aujourd'hui en salles, remontée par Pinto et Leonel après le succès d'*Et maintenant ?*, reprend leur projet initial : moins un documentaire sur la main au travail que le portrait d'une communauté en voie de disparition. À la même époque, sur la côte, Pedro Costa ne fait pas autre chose dans les bidonvilles de Lisbonne, même si *Le Chant d'une île*, lui, a les atours d'un journal filmé. La narration off passe de la voix de Pinto à celle de Leonel, et l'attention de la petite caméra d'une figure à une autre. Dix minutes avec les enfants du port à la lumière couchante, un quart d'heure avec un mystérieux garçon qui se prétend sorti sans mémoire de l'Atlantique tel Kaspar Hauser, vingt minutes sur l'apprentissage de la nage d'un homme hanté par le souvenir des amis perdus en mer. Le chant d'une île, plus qu'à deux voix, est celui de toute la communauté. Faire revenir le film à qui de droit, dans le geste organique et généreux de Pinto et Leonel, signifie l'offrir à qui en a besoin : autant des enfants pour jouer avec la caméra, qu'un noyé dont les dernières images sont rassemblées pour lui construire dans le film un tombeau. Voilà à quoi ressemble un cinéma partagé, prenant soin de ceux qu'il filme comme de son spectateur, où l'autre est toujours sujet, et jamais objet.

Gaspard Nectoux

Crimson Peak

de Guillermo del Toro

États-Unis, 2015. Avec Mia Wasikowska, Tom Hiddleston, Jessica Chastain. 1 h 59. Sortie le 14 octobre.

À défaut de révolutionner le film de maison hantée, Guillermo del Toro a le mérite d'inventer des images. Au cœur de *Crimson Peak*, qui est à *La Maison du diable* ou aux *Innocents* ce que *Pacific Rim* était aux films de *kaiju* japonais, on trouve ainsi un manoir en ruine, au toit percé laissant passer la neige tombante, et au sol imbibé d'argile rouge remontant à la surface. Entre le blanc et le rouge, le doux et le poisseux, l'innocence et le sang, une jeune Américaine fin de siècle (Mia Wasikowska, meilleure actrice pour films ensablés depuis *Maps to the Stars*) réalise peu à peu que son mari et sa sœur cachent bien des secrets derrière les portes. Retournement du genre : la menace à *Crimson Peak* est du côté des vivants plus que des morts, et les fantômes que voit Mia Wasikowska tout au long du film, corps semi-liquides noirs et rouges ondoyant comme de la peinture dans l'eau, la sauvent plus qu'ils ne la menacent.

LA SEPTIEME OBSESSION

REPÉRAGES - N°1 OCTOBRE NOVEMBRE 2015

Commençons par la joie – immense – de retrouver Joaquim Pinto et Nuno Leonel moins d'un an après la sortie en salles d'*ET MAINTENANT ?*²⁰¹³, qui avait fait scintiller les yeux les plus sombres et fait chavirer les cœurs les plus froids. Dans ce précédent long-métrage, conçu à la fois comme un journal filmé et comme la radioscopie d'un esprit face au monde actuel (et notamment la crise qui frappe le Portugal), la voix de Joaquim Pinto expliquait la manière dont il a cherché sans succès tous les traitements disponibles dans son pays pour soigner l'hépatite C dont il souffrait et qui, en co-infection avec le VIH, évoluait vers la cirrhose. Il avait donc décidé de suivre à Madrid un nouveau protocole qui sera aussi celui de son film : un an d'essais cliniques de nouveaux médicaments non approuvés. Avec *LE CHANT D'UNE ÎLE*, c'est un tout autre protocole cinématographique qui est mis en place, même si les résonances avec son film antérieur sont évidentes : au début de leurs traitements contre le HIV en 1997, les cinéastes portugais se rendent souvent aux Açores pour trouver un peu de repos. Ils ont établi des rapports d'amitié avec les pêcheurs du village de Rabo de Peixe, mais aussi avec les militants syndicalistes de la pêche artisanale. Très vite, ils ont le désir de rendre compte de cette communauté et de cette expérience vitale. Le projet initial de *CHANT D'UNE ÎLE*, financé par la télévision portugaise avec l'appui des associations de pêche, date de 2003, lorsque Pinto et Leonel livrent sur commande une première version, contrainte en termes de durée (55 minutes), centrée sur les propriétés d'un travail artisanal en voie de disparition. Cette version a été diffusée, mais les cinéastes avaient gardé le désir de monter une autre version, libre de toute contrainte télévisuelle, qui puisse rendre hommage aux jeunes pêcheurs et à leur combat pour un mode de vie qu'ils célébraient. Ils ont donc, plus de dix années plus tard, conçu un nouveau montage des images tournées sur l'île de San Miguel qu'on pourrait qualifier alors de director's cut.

Dans ce nouvel opus, Pinto et Leonel ont ainsi gardé la plupart des séquences de pêche, en les raccourcissant parfois, pour faire entendre des moments plus intimes, qui décrivent autrement leurs rapports avec les pêcheurs, mais aussi leurs sentiments sur cette étrange matière première du cinéma : le temps qu'ils prennent plaisir à malaxer avec tendresse. Réflexions philosophiques et citations littéraires sont essaimées tout au long du périple comme des harpons auxquels il est permis de se raccrocher afin de pénétrer dans cette zone de haute intelligence et de clairvoyance que le film propose malgré sa tonalité finale lugubre. Les voix-off, ajoutées a posteriori, qui parcourent le film (tantôt celle de Joaquim, tantôt celle de Nuno) semblent être parfois affectées d'un certain détachement qui confine à l'étrangeté, comme si les cinéastes réalisaient eux-mêmes, au fur et à mesure, que ce qu'ils ont filmé est peut-être ce qu'il y a de plus émouvant : la fin d'un monde, soumis aux impératifs du libéralisme mondialisé qui en annoncent la disparition prochaine. S'appuyant sur la force d'*ET MAINTENANT ?* qui transformait une intimité traversée par la mort en une épopée vitaliste, *LE CHANT D'UNE ÎLE* a aussi la capacité de s'en éloigner, en visant une forme plus revêche et moins aisément identifiable (et donc a priori moins aimable) que celle du journal intime cinématographique. Ici, le documentaire d'anthropologie annoncé se transforme rapidement en une chronique sauvage de ce village où le ballet incessant des départs en mer est parfois interrompu par des fêtes religieuses ou par l'interaction des cinéastes avec les habitants. Voilà un film qui porte haut l'idée de la rencontre avec autrui et concrétise cela en des gestes d'une confiance absolue avec les personnes saisies par l'objectif des réalisateurs, comme lorsque Pinto prête simplement sa caméra à des gamins qui se la partagent, tel un trésor de guerre. Tout est alors dit de la valeur essentielle qu'accordent les cinéastes portugais à la transmission – transmission du regard, transmission du savoir, transmission du cinéma.

On ne dira jamais assez la beauté des séquences sous-marines, comme cette chasse aux poissons par des enfants armés d'un arc – séquence qui réunit, en un mélange improbable, Robert Flaherty et Terrence Malick. Références par ailleurs assumées par le film qui s'amuse à convoquer les forces de la fiction pour témoigner du réel. Lors d'une virée en mer, Nuno plonge dans l'océan, ce qui fait paniquer Joaquim. De son propre aveu, ce dernier « se fait des films » en attendant le retour à la surface de son amant. L'esprit de Pinto est alors assailli d'images qui disent son rapport au cinéma et à sa réalité tangible dans son quotidien : photogrammes d'un film de Méliès, de *L'ÉTRANGE CRÉATURE DU LAC NOIR* de Jack Arnold, ou encore de Buster Keaton en cadet d'eau douce. C'est ainsi que *LE CHANT D'UNE ÎLE*, dans son impureté magnifique, vire parfois de bord pour livrer un chant d'amour à ces aventuriers de la mer filmés comme des astres mythologiques dont l'éclat contient sa part d'érotisme étincelant, pareil à ces gouttes d'eau miroitantes qui coulent sur les corps légèrement bronzés des jeunes pêcheurs. Geste par ailleurs éminemment politique : il s'agit de montrer que, dans un coin perdu des Açores, des hommes résistent à l'ampleur de la domination des marchés. Il existe donc un territoire qui ne se réduit pas à une utopie, mais qui se transforme en hétérotopie, soit un lieu tout à fait autre, tangible et prégnant. Si *ET MAINTENANT ?* dialoguait avec la terre et le feu (des incendies ravageaient les terrains voisins de la demeure des cinéastes), *LE CHANT D'UNE ÎLE* agence son territoire sur l'eau et dans l'air. Le film semble glisser, imperceptiblement, vers une rêverie portuaire, insaisissable par moments et constamment ramenée au milieu de l'océan, comme une voile déchirée aux quatre vents, traversée de toutes parts par les formes hybrides du cinéma et de la vie. Et c'est alors, pour ce film qui manie l'art de la citation avec une intelligence aiguë, la dernière phrase du

Gatsby de Fitzgerald qui revient violemment en mémoire : « Car c'est ainsi que nous avançons, barques luttant contre un courant qui nous ramène sans cesse vers le passé » ■

MORGAN POKÉE

RÉALISATION, SCÉNARIO,
PHOTOGRAPHIE,
et MONTAGE
Joaquim Pinto & Nuno Leonel
AVEC **Pedro Moniz,**
Artur Carreiro,
Rui Melo

le casting du mois

Connus ou pas, à l'affiche de bons films ou pas, ils n'ont pourtant rien à se reprocher : **ce mois-ci, eux auront été parfaits.**



MELVIL POUPAUD
dans *Tête Baissée*

Barbe de trois jours, paupière tombante et cheveux gras, Melvil Poupaud se la joue petit malfrat perdu dans un trafic de prostituées entre la Bulgarie et la France. L'ex-jeune premier préféré du cinéma d'auteur prend de l'épaisseur avec l'âge, et c'est tant mieux.



ROGER DEAKINS
chef opérateur de *Sicario*

OK, on le comprend très vite : soit truc, à Denis Villeneuve, c'est de nous plonger dans des ambiances angoissantes qui ne déboucheront jamais sur l'explosion de violence attendue. Ce qui renforce encore le sentiment de malaise qui se dégage des rues de Juárez. Et serc impossible sans l'impeccable trava de Roger Deakins. Sa meilleure cop depuis *No Country For Old Men*.



LE CHEVAL
dans *Le Caravage*

C'est vrai que c'est beau, puissant, élégant, un cheval, quand il est bien dressé. Alain Cavalier glisse sa petite caméra DV dans le manège du plus grand des cavaliers : Bartabas. Des bruits de bouche, des muscles qui se tendent, des sabots qui claquent... Et du travail, beaucoup de travail, pour une impressionnante symbiose entre la bête et son maître.



NORMAN (QUI NE FAIT PAS DE VIDÉOS)
dans *Mon Roi*

Au milieu de l'hystérie collective traîne le YouTubeur préféré de ton petit frère. Une performance oubliable mais qui laisse le sentiment, toujours un peu grisant, de se demander si on l'a bien reconnu (« Non mais c'est lui ou c'est Finnegan Oldfield ? »)



LES ENFANTS

dans *Le Chant d'une île*
Dans cette fresque de pêcheurs portugais à rendre jaloux Miguel Gomes, Joaquim Pinto et Nuno Leonel établissent un étonnant rapport de confiance avec les gens qu'ils filment. Le climax ? Quand ils confient la caméra aux enfants, pour filmer la vie du port de leur point de vue.



KARIN VIARD dans *Lolo*

Au milieu d'un océan de clichés et de gags qui tombent à plat, Karin Viard, dans le rôle de la bonne pote quadra au langage cru, tire son épingle du jeu et s'amuse comme une folle en débitant des horreurs. La veinarde.



LES TENUES D'EMMA STONE

dans *L'Homme Irrationnel*

Le Woody Allen annuel réussirait presque à épuiser l'immense capital sympathie de Joaquin Phoenix, qui nous bassine en prof de philo dépressif et bedonnant. Heureusement, Emma Stone est là pour nous ravir à chaque instant, notamment grâce à une garde-robe mirifique, sorte d'arc-en-ciel dans le ciel sombre de la philosophie. Une jolie robe vaut mieux qu'un long discours, Woody l'a bien compris.